



Claude Gardien : le GMHM est devenu une équipe d'experts de la vie en groupe dans des conditions difficiles

45 ans après sa création sous l'impulsion de Jean-Claude Marmier, le Groupe militaire de haute montagne (GMHM) est plus que jamais présent dans le paysage alpin français. Sur tous les sommets du monde, dans des conditions souvent difficiles, « le Groupe » brille, innove et invente grâce à des ascensions audacieuses et un indéfectible esprit d'équipe. Il a aussi toujours su se relever et se réinventer après des heures sombres qui ont marqué son histoire. Claude Gardien, auteur du livre *Frères d'altitude* paru pour les 40 ans du Groupe, nous donne leur vision de cette institution unique en son genre.

De gauche à droite : Jean-Yves Igonnenc, alors chef du groupe, Dimitry Munoz, Antoine Bletton, Arnaud Bayol et Didier Jourdain sur la base d'Union Glacier (Antarctique).

De quel besoin découle, en 1976, la création du GMHM alors que l'école militaire de haute montagne existe depuis 1932 ?

Le général Laurens, qui était à la tête de la division alpine, avait l'idée de travailler à l'image des troupes alpines et, coup de chance, parmi les officiers de sa division se trouvait le capitaine Jean-Claude Marmier qui était déjà un grand alpiniste puisqu'en 1969, il ouvrait la voie des Plaques dans la face nord-ouest de l'Ailefroide avec Jean-Louis Mercadier, un Grenoblois qui faisait son service militaire à Besançon. Marmier était à la fois officier, l'un des meilleurs alpinistes français et une forte personnalité. Mais c'est un projet qui s'est fait plutôt dans la discrétion, ils ont avancé tranquillement sans en parler beaucoup. Il faut dire que c'était sûrement un peu osé, à l'époque, de créer un groupe d'alpinistes militaires destinés à faire des grandes courses tout en faisant exister les troupes alpines et l'armée de terre, le tout basé sur les performances. Et puis ils n'étaient pas du tout sûrs que les performances soient au rendez-vous. Il y avait de bons alpinistes dans les troupes alpines, mais de là à en faire une équipe... Au départ, c'était surtout un essai.

À ses débuts, le Groupe intègre quelques appelés. Un certain Christophe Profit y fait notamment son service militaire, avec un bel exploit à la clé. Tu peux nous raconter ?

Jean-Claude Marmier avait rapidement trouvé la bonne équipe, au bon moment, et le Groupe s'est vite mis sur les bons rails. Il y eut de belles hivernales, une expédition au Groenland... Dans la première équipe, ça tournait déjà fort et ils ont vite progressé. Mais à l'époque, il y avait effectivement de la place pour les appelés et il y a pas mal de gens qui ont fait un passage au Groupe, comme François Marsigny et donc Christophe Profit. La philosophie de Marmier c'était :

« Allez les petits ! » Les gars proposaient des idées de courses et si ce n'était pas une bêtise, ils pouvaient y aller. C'est comme ça que Christophe Profit a fait son solo intégral à la Directissime américaine aux Drus en 1982 avec un ordre de mission signé Marmier en poche. C'était l'idée de Christophe mais il fallait quand même oser donner l'autorisation ! Parce qu'évidemment, en cas d'accident, il y avait une responsabilité. Mais ceci dit, le Groupe avait déjà fait des gros trucs, comme la Directissime française aux Drus ou l'hivernale de la Directissime américaine, toujours aux Drus.

Très vite, le Groupe part en expédition aux quatre coins du monde. Notamment en Himalaya. Pourquoi ces expéditions lointaines sont-elles si importantes pour le Groupe ?

Si on crée un groupe d'alpinistes destiné à briller en montagne, il est logique de partir sur toutes les parois du monde et en particulier à haute altitude. Et c'est quand même,



encore aujourd'hui, en Himalaya que ça se passe. Jean-Claude Marmier était aussi à l'origine des équipes jeunes alpinistes quand il était président du GHM et plus tard de la FFME, et dès le départ, dans le cursus des équipes jeunes, il y avait une expédition même si ce n'était pas forcément en Himalaya. Ça faisait partie de la formation. Et dans le cadre de l'armée, c'est encore plus logique de partir en expédition puisque c'est un commando qui part au bout du monde pour découvrir des conditions de vie et de survie particulières. Le Groupe aujourd'hui, c'est devenu des experts de la vie en groupe dans des conditions difficiles.

Sébastien Moatti lors de l'ouverture de Coming in from the cold, sur le mont Tidd.

C'était un peu l'objectif de l'expédition à Darwin en 2011 ?

Ce n'était pas vraiment l'objectif de Darwin. La traversée de la cordillère de Darwin, c'était l'un des grands problèmes de l'alpinisme d'exploration qui restait à résoudre. Pas mal de gens s'y étaient cassé les dents et ça posait des problèmes inconnus. Par la longueur et le climat, on peut rapprocher ça d'une exploration polaire, mais avec aussi des difficultés alpines (et un temps de chien !). Ce n'était pas le but recherché mais ça les a amenés à réfléchir à la fois sur la logistique, le matériel et à travailler sur l'esprit d'équipe et la prise de décision.

À la fin des années 1990, le GMHM a réussi de nombreux coups d'éclat dans les Alpes, a gravi plusieurs 8 000, atteint les deux pôles... Il cherche à se renouveler et se tourne vers le style alpin en Himalaya. C'était la suite logique ?

Oui, avec le style alpin, on n'est jamais sûr de réussir, et pour faire une performance qui compte, il faut aller dans du plus dur et du plus engagé que ce que les autres ont fait. C'est logique. Et puis, il y a énormément d'enseignements à en tirer. Mais il faut du temps et aussi de la chance.

En 2003, le Groupe vit une période très noire avec le décès d'Antoine de Choudens et Philippe Renard au Shishapangma. Comment réussit-il à se relever ?

L'accident du Shishapangma aurait pu être un vrai coup d'arrêt. Ce n'était pas le premier accident pour le GMHM mais là, ils ont pris un gros coup sur la tête. C'était un groupe qui s'entendait très bien. Ça a été très dur pour eux parce qu'ils étaient isolés en Chine et ils ont dû gérer eux-mêmes la recherche de leurs copains... Ils ont été très marqués. En plus, à cette époque, Sébastien Moatti a dû mettre le Groupe entre parenthèses pour des raisons de santé. Mais ils ont su se relever. Thomas Faucheur, qui était à la tête du Groupe à l'époque, raconte avec beaucoup d'émotion comment ils se sont remis en marche. L'institution les a laissés faire pour reconstituer une équipe qui tenait la route. Parce que ce n'est pas simple de trouver des alpinistes de très haut niveau qui savent vivre en groupe. C'est facile d'intégrer une personne à un groupe mais renouveler toute une partie de l'effectif, c'est une autre histoire. Et puis c'est là qu'ils ont eu cette idée de « 7 continents, 7 alpinismes » pour continuer à exister, et surtout former tous ces gens-là, sans forcément mettre la barre très haut. Et ça a très bien marché, c'est ça qui les a menés à Darwin et au Kamet par exemple.

Justement, cette ascension du Kamet en 2012 tient une place si importante dans l'histoire du Groupe. Pourquoi ?

Déjà, la voie est extraordinaire, elle est haute, elle est difficile. Et puis ils ont bien joué le coup ! Ils étaient très bien préparés, en confiance, sur la lancée de la réussite de Darwin. Et puis il y avait de l'expérience. Avec l'émergence de gars comme Sébastien Ratel, il y avait le bon groupe au bon moment. Ils se sont quand même bien engagés parce qu'ils bivouaquent sur l'arête sommitale, partent « à poil » pour le sommet et se retrouvent dans des conditions difficiles. La descente par une voie nouvelle au milieu des séracs, c'était quand même rock'n'roll ! Et puis ils étaient bien touchés par l'altitude. Mais c'est aussi une belle histoire d'équipe parce que l'autre partie du groupe était partie



tenter l'arête ouest et ils sont venus à leur rencontre. Ils sont retournés au pied de la montagne pour voir où en étaient leurs potes qui n'avaient plus de radio. Le Kamet, c'est vraiment l'exemple d'un groupe qui fonctionne.

Un des grands projets du GMHM, depuis des années, ça serait aussi de tenter une voie technique au K2.

Je pense que quand tu pratiques ce genre d'alpinisme engagé, ça fait forcément partie des projets. Bon, là, avec la crise sanitaire, les projets c'est un peu compliqué... Et puis l'équipe a un peu changé depuis l'époque du Kamet et de la tentative en face sud de l'Annapurna [en 2015, ndr]. La génération d'avant commence à avoir de la bouteille, on ne reste pas en équipe de France de foot pendant 20 ans. Sébastien Bohin avait inventé un bel aphorisme pour l'exprimer :

« Au Groupe, tu engages ou tu dégages ! » C'est aussi ce que disait Doug Scott aux Piolets d'Or : « En style alpin dans des voies engagées, il faut savoir s'oublier. » Il y a un moment où on est prêt à ça et un moment où on l'est moins, c'est normal. Et puis la perte de Max Bonniot a été aussi un sacré coup... C'était une locomotive.

Arnaud Bayol au posé de l'ouverture du saut de l'aiguille de l'S (Patagonie), en 2020.

Les pratiques extrêmes comme le base jump ou le paralpinisme ont aussi une place importante au GMHM. Pourquoi ?

Ce sont les goûts de certains. Dans les années 1990, ils faisaient déjà beaucoup de parapente, de delta... Et ça fait des images, le Groupe est aussi là pour ça. Mais ça permet également de tester des choses pour l'armée de terre. Ils avaient notamment testé des interventions en base jump depuis le haut des buildings, en guerre urbaine. Le base jump, en alpinisme, ça apporte quand même quelque chose. Après tout, quand t'es coincé en paroi, le base jump ça peut aussi te sauver. Dean Potter l'a d'ailleurs mis en pratique par la suite. Le Groupe est aussi là pour chercher et innover.

Le Groupe a vu passer peu de femmes. Pourquoi ?

Oui, je crois que Marion Poitevin est la seule à y être passée. Il y a un phénomène tout bête, c'est qu'encore aujourd'hui, il y a beaucoup moins de filles que de garçons qui pratiquent l'alpinisme. Malgré cette faiblesse statistique, les filles ont aujourd'hui un niveau équivalent à celui des garçons. C'est remarquable. Mais quand tu as un groupe de 1 000 par rapport à un groupe de 100, tu as 10 fois plus de chances de sortir un champion. Et puis ça reste l'armée, un milieu tout de même assez masculin, ça ne fait pas forcément envie.

À la fin du livre, dans la chronologie, on trouve toutes les ascensions marquantes du Groupe mais pas les noms des alpinistes. Le GMHM, c'est vraiment une histoire d'équipe plus que d'individualités ?

Avant on disait : « Le GMHM a fait ceci ou cela. » Aujourd'hui, les individus membres du GMHM ont émergé. On les connaît et on y apporte beaucoup plus d'attention. Le Kamet, par exemple, ça a quand même été un Piolet d'Or, donc une consécration. Et puis on a aussi eu affaire à des personnalités intéressantes que les gens ont eu envie de connaître. Sébastien Moatti, par exemple, est un mec en or, d'une grande modestie alors que c'est une sacrée pointure. Il y a clairement eu une période dorée et là, il y a des gens intéressants qui émergent. Thomas Faucheur disait : « Le Groupe, il est ce que nous en faisons. » On monte tous sur les épaules de ceux qui nous ont précédés.

BIBLIOGRAPHIE

Frères d'altitude, Claude Gardien, Éditions Guérin/Paulsen, 2016, 384 p., 56 €.

